

L'HISTOIRE SE REPETE

En 1941, j'ai été forcé de mettre fin au Latin et au Grec. Pourtant, après 65 ans, je connais encore des textes latins par cœur : e.a. de l' « EPITOMAE HISTORIAE SACRAE », du livre « DE VIRIS ILUSTRIBUS URBIS ROMAE », dont je me rappelle l'histoire d' Horatius Cocles », de « Numa Pompilius » et autres... dont j'en connais par cœur... « et multis superincidentibus telis, incolumes ad suos transnavit », y compris la caricature d' Horace, le borgne, qui avait comme tête le triangle connu : « GOD ZIET MIJ, HIER VLOEKT MEN NIET », en arrêtant l' ennemi sur le pont en bois que ses amis coupaient derrière lui, et qui finalement se jetait dans la rivière et se sauvait sans problème.

Je devenais donc élève du « Karmelieten » où il n' y avait pas question de Latin ou de Grec, mais de Français, d'Anglais et d'Allemand. Nous étions obligés de parler français à la récréation, une semaine sur deux, et ceux qui étaient attrapés de parler « Flamand » pendant la semaine française, devaient payer 25 centimes par jour au P. Paul, le surveillant des externes. Nous pouvions cependant récupérer cet argent pendant l'été, en cueillant des ranuncules (fleurs jaunes) dans la pairie des Pères Joséphites.

Si nos professeurs de français étaient parfois des francophones, comme le P. Justin Matart, ceux qui enseignaient l'anglais ou l'allemand n'étaient pas souvent des spécialistes.

Je me souviens du fin de la guerre : des soldats anglais étaient casernés dans la salle de fête du Karmelieten ; je les fréquentais pour voir ce que je pouvais acheter et vendre, pour augmenter un peu mon argent de poche ; j' avais déjà pu acheter des bottines pour le P. Etienne, le P. Luc et le P. Rudolf, mon professeur d' anglais me demandait de chercher un soldat qui avait des bottines à vendre ; le P. Rudolf voulait faire cela lui-même ; je lui amène un vendeur, le P ; Rudolf s' explique en anglais, puis ce soldat se tourne vers moi et me demande ce que le Père venait de dire. C'est que « mon anglais » n'était pas littéraire mais commercial.

Nous avons eu le P. Florent en cinquième année pour le cours d'anglais – je n' y ai pas appris beaucoup, il y avait trop de possibilités pour faire des bêtises pendant son cours et l'année après, c'était le P. Alberic ; il aimait le tapage pendant ses leçons et nous enseignait Shakespeare au lieu de nous apprendre à nous exprimer en anglais. Peu importe.

Quand en 1949, j'étais étudiant en première candidature sciences commerciales, il fallait suivre quatre cours de langues : obligatoirement le néerlandais et le français, puis ou bien l'anglais ou l'allemand, ou les deux, ou encore une autre langue européenne : j'optais pour l'italien.

Entre temps, je me demandais comment j'allais apprendre à parler l'anglais : je fis ma demande auprès du supérieur général : aller à Weybridge pendant les grandes vacances pour y être en communauté et faire n' importe quel travail manuel. Le Père Georges Kean, membre du conseil général s'opposait à ce projet : « il y a tant de prêtres Joséphites belges qui n'ont jamais vu le Collège St. George's de Weybridge, donc pas question que ce jeune confrère y aille.

L'année après, il y avait un nouveau conseil général, dont le P. Georges Kean était encore membre mais aussi le P. Evariste Van Rengen, préfet général. Lui, il était favorable à mon projet, c'est évident, et me voilà sur le train vers Oostende, sur le bateau vers Dover, puis le train jusqu' à Victoria Station, le métro vers Waterloo Station, et le train vers Addlestone ; le reste à pied. Mon papa m'avait acheté un beau costume « clergy » et il avait aussi payé le voyage.

Je passe devant un bâtiment dans le jardin du collège et un père, du haut de la fenêtre de l'infirmerie me demande « How was the crossing » ? Il a dû répéter et encore répéter la question, je n'y comprenais rien. Après, on m'avait conduit dans « la common room », in the « Red House », où j'avais le temps de méditer sur ce que j'avais entrepris. Je me souvenais de ce que le P. Emile Demol m'avait dit : « Qu'est-ce que tu vas faire à Weybridge, les confrères n'aiment pas les belges ». En tout cas, voilà qu'un père, c'était le maître des novices, le P. Bede , commença une conversation avec moi ; un certain moment il dit : « your english is not too bad » ; et moi, me souvenant du P. Emile, pensant qu' il me demandait si les Anglais n' étaient pas trop « méchants » avec moi, de répondre « Oh no, Father ». C'est le P. Edward et Cuthbert qui m'ont petit à petit introduit dans la vie communautaire à Weybridge. Surtout le P. Cuthbert qui se souvenait de ses années au juvénat de Grammont et de ses amis belges de ce temps. J'ai rencontré un grand nombre de confrères qui sont tous décédés entre temps, excepté le P. Francis que était alors surveillant des petits, « on Woburn Hill ». Comme novices, qui étaient quatre, il n' y que le Père Jude et le Père Marc qui survécurent.

Bref, j' y allais chaque année et je m' y plaisais. Je voyais arriver les futurs novices : e.a. le P. John, chargé de son équipement sportif, tandis que moi, je portais mes bottes militaires...

La première fois, je travaillais avec les quatre novices dans la propriété que nos confrères anglais venaient d'acquérir à Long Cross : « BARROW HILLS » ; il y avait beaucoup de travail dans les chambres de ce genre de château magnifique. Mais comme des novices doivent rentrer au noviciat l soir, j' y restais avec le P. Kemble ; et le travail reprenait, dans le « jardin japonais », qui était fort négligé ; c'était dur ; je comprenais si peu de ce que le P. Kemble, connu pour sa façon de parler, me disait ; « please repeat Father », et il répétait et il répétait... « do you understand ? » « Yes Father », et j'arrivais avec un râteau quand il avait demandé une bêche.

Entre temps, j'apprenais à parler, et les novices étaient gentils et avait de la patience avec moi ; j'avais demandé la différence entre « to brake » et « to break ». (freiner et casser). Pour moi, pas de différence dans la prononciation. Le P. Peter, supérieur doit avoir entendu ma question ; quelques jours plus tard, nous étions en train de peindre, j'avais mis mon pied sur un lavabo qui se détachait du mur... et le P. Peter, de me demander « do you understand now the difference between to brake and to break ? » Je devenais tout rouge.

Mais le P. Peter appréciait mon travail manuel : nous sommes connus comme grand travailleurs, et nous n'avions pas l' habitude d' aller boire notre thé sacré au moments traditionnels de la journée. Il m' a invité un jour d' aller avec lui à Londres pour un dîner chez « Simpson on the Strand ».Grand restaurant, et pourtant je m' y sentais pas à l' aise à cause de l' étiquette..

A table en communauté je ne me gênais pas et je parlais ; le P. Alberic, mon ancien professeur d'anglais, s'étonnait de mon audace. Moi, je ne fumais pas, lui il fumait la pipe tout le temps ; il me demandait de venir avec deux kilos de tabac, quand je venais, parce qu' il y avait encore des limites et contrôles à l' entrée du pays.

Lors de ma première visite, j' ai pu une fois accompagner le P. Filipe, oncle du P. Andrew , que le P. Anselm conduisait à Bexill, au littoral Anglais. Je me rappelais le « par cœur » que le P. Emile m' avait fait étudier, comme punition : « Everybody goes to Brighthon, no matter what the season of the yea, the queen of watering places.... » Bexill n' était pas Brighton, of course...Une fois nous avons fait avec le P. Alberic l' excursion traditionnelle vers l' Ile de Wight.

Quand je devais faire mon service militaire en 1951, j'optais pour le faire en français, pour moi une dernière occasion pour vivre parmi les francophones ;je savais déjà que j' irais au Congo, pour y enseigner ; les «Flamands » disaient qu' il y avait un seul Wallon qui connaissait le néerlandais. Ce Wallon, c'était moi !

Quand j'étais à la fin de mes études, le P. Evariste qui était devenu Mgr. Van Rengen, me demandait d'obtenir une agrégation en français

J'étais en Angleterre en août 1963, quand a commencé notre fondation en Californie. A Londres, le P. Emile attendait le P. Benet qui partait avec lui vers l'inconnu.

Je suis retourné en Angleterre maintes fois. A Ilebo, à l' Institut Technique Commercial, nous avions comme manuel pour l' Anglais un livre utilisé dans pas mal d' anciennes colonies anglaises ; j' y trouvais une information, qu' il existait des cartes pour illustrer des textes ; je suis allé à Londres et j' ai trouvé ces cartes ; malheureusement, il n' y avait pas de stock, mais une série pour mettre dans la vitrine ; quand je disais au gentleman que j' étais venu spécialement du Congo pour acheter ces cartes, il me les a données. D' ailleurs, on me disait à Weybridge que mon anglais avait beaucoup évolué, ils ne comprenaient pas ; je leur disais que j'avais enseigné l' anglais quand il n' y avait pas de spécialiste, et ils comprirent.

Je garde jusqu' aujourd'hui de bonnes relations avec nos confrères anglais. Et comme ailleurs, quand il reste peu de confrères, nos collègues marchent mieux que jamais.

Après cinquante ans, ce sont des jeunes Joséphites Congolais qui y vont, mais dans d'autres conditions. Peu importe, la tradition, interrompue si longtemps, a repris ses droits. Tant mieux.